

Le verre

Elle, c'était un cancer. Une thyroïde soignée trop tard, des métastases qui pendant des mois s'en étaient donné à cœur joie, un squelette qui s'était illuminé comme un sapin de Noël à la dernière scintigraphie. Le docteur avait baissé la voix. Trois mois. Six, grand maximum. Et progressivement, des douleurs paroxystiques, atroces, qui lui faisaient espérer que les Grands Jurés, où qu'ils soient, auraient la décence de retenir contre elle la sentence la plus expéditive.

Lui, ce n'était rien en particulier, et un peu tout en général. Par petites touches. Par petites doses. Un soupçon d'insuffisance cardiaque, une pointe d'hypertension, une virgule d'arthrite, quelques maux de dos, un peu de surdité, de dégénérescence maculaire, un trait de sénescence... Bien assez pour lui empoisonner l'existence, mais rien de suffisant encore pour y mettre un terme. Rien, si ce n'est cette certitude, cette évidence gravée au plus profond de lui, qu'être encore, après Jeanne, n'aurait plus de goût, plus d'odeur, plus de justification. Ce serait comme une aberration, un contresens qui ridiculiserait le principe même de la vie.

Alors ils avaient décidé. Sans précipitation. Sans regrets non plus.

Ils avaient fait la liste de leurs possessions. Avaient regroupé leurs comptes. Découpé leurs biens en parts équitables. Établi leurs volontés. Laisse des instructions. « Mis de l'ordre dans leurs affaires », selon l'expression componctueuse des médecins. Pendant un temps, ils avaient aussi envisagé d'écrire une lettre, qu'ils auraient laissée en évidence sur la console du salon. Ils y avaient finalement renoncé. Ils ne savaient comment tourner les choses. Et quand bien même, qu'auraient-ils pu expliquer qui ne fût évident ?

Puis leur était venue l'envie d'un dernier voyage, une dernière escapade, l'envie de retourner à la plage de Perros-Guirec, pendant une semaine, voir la mer comme en 1964, lorsqu'ils étaient partis en vacances pour la première fois. Ils étaient aussi allés au cinéma, au restaurant, avaient marché le long du sentier des douaniers. Mais 2017 n'était plus 1964. Les kilomètres du sentier s'étaient bien allongés, depuis. Leur petit restaurant de poisson avait laissé place à une grande chaîne où la cuisine était

bonne, ce n'était pas la question, mais où l'atmosphère était devenue sans charme. Et puis, les plans sur le grand écran s'enchaînaient trop vite à présent, Joël ne réussissait plus à comprendre, et même la mer, à vrai dire, n'était plus tout à fait la même que 53 ans plus tôt, et tout cela n'était peut-être plus une si bonne idée, après tout.

Ils avaient écourté le séjour, et étaient rentrés chez eux avec trois jours d'avance. Hier, à la place, ils avaient invité Céline à dîner, avec les petits-enfants. Cela, au moins, avait le même goût que toutes les autres fois - peut-être meilleur encore - et il avait fallu bien du courage à Jeanne et Joël pour ne rien leur révéler, pour ne pas éclater en sanglots au moment de leur dire à quel point ils les avaient aimés, à quel point ils les aimaient, et les aimeraient encore après que... après que... Ils les avaient embrassés. Les avaient serrés contre eux. Avaient écouté battre leurs petits cœurs contre le leur, avaient écouté claquer les portières, avaient vu la lumière rouge des phares disparaître dans la nuit.

Et le moment était arrivé.

Jeanne s'était allongée la première. Joël avait placé les oreillers sous sa tête, les avait ajustés, lui avait demandé si cela allait. Jeanne avait acquiescé, les yeux étincelants d'un sourire que les ans n'avaient jamais pu altérer. Ç'avait été une belle soirée. Ç'avait été une belle vie.

Joël s'était allongé à ses côtés. Chacun sur sa table de nuit avait pris le comprimé, puis l'avait avalé avec un verre d'eau. Stilnox, 10 mg. Les semaines précédentes, Joël et Jeanne qui n'avaient jamais eu de problèmes de sommeil avaient fait quelques essais - mais de façon épisodique, par prises espacées, car une accoutumance aurait risqué de réduire l'efficacité du médicament. Leurs expériences les avaient amenés à la conclusion qu'il leur faudrait, en raison de leurs corpulences respectives, pour elle un comprimé, pour lui un quart de plus. Ils s'endormiraient alors en même temps, en un peu moins d'une demi-heure.

Ils se prirent la main. Depuis des jours, Joël s'était demandé ce qu'ils se diraient durant ces minutes qu'ils sauraient être les dernières. Faudrait-il évoquer leurs meilleurs souvenirs ? Décrire leurs sensations ? Se taire ? Parler de l'avenir, pourquoi

pas ? Il avait tâché d'y réfléchir, plusieurs fois. Mais cela semblait un sujet impossible à saisir. Comme un rêve, comme un nuage de fumée qui glissait entre les mailles de son esprit sitôt qu'il essayait d'y fixer son attention. Mais maintenant qu'il y était, maintenant que le moment était venu, tout paraissait si limpide ! Les mots étaient superflus. Les pensées même étaient superflues. Se voir suffisait. La communication était fluide, immédiate, évidente. Rien de plus n'était nécessaire. Ils étaient restés ainsi pendant une éternité. Puis Jeanne avait soufflé :

- Je ne vais pas tarder à m'endormir, je crois.

Joël sentit son cœur accélérer. Mourir ne lui faisait pas peur, mais ce signal qu'il venait de recevoir, ces quelques mots qui indiquaient l'enclenchement de la dernière étape, n'en étaient pas moins d'une brutalité stupéfiante. Les instants qu'il venait de passer dans les yeux de Jeanne avaient paru infinis, comme tirés d'une dimension où le temps n'existait pas. Et voilà soudain que tout ce qui lui restait d'elle se comptait en secondes. Qui pouvait dire s'ils se reverraient jamais ? Telle était sa vraie terreur, son unique tristesse.

Sa volonté, cependant, ne vacilla pas. Il se tourna de côté. Plongea une cuillère dans le bol de la mixture qu'il avait préparée à l'avance : deux plaquettes de Previscan - soit une quinzaine de comprimés - qu'il avait cessé de prendre depuis deux semaines, plus cinq boîtes de Doliprane - c'est-à-dire cinquante grammes de paracétamol - qu'il avait finement réduites en poudre, au rouleau à pâtisserie. Cela lui avait pris une heure. Toute l'armoire à pharmacie y était passée. Mais au moins, le cocktail serait efficace. Le Previscan provoquerait une hémorragie interne ; le paracétamol des lésions hépatiques irréversibles. En théorie cela serait abominablement douloureux. En pratique, grâce aux somnifères, Jeanne et Joël espéraient bien être plongés dans un sommeil indestructible quand leurs organismes commenceraient à se disloquer.

Joël versa la poudre dans deux coupes. Compléta avec du champagne - du Perrier-Jouët rosé, millésime 2002, une bouteille à plus de 260€. Mélangea à la cuillère. C'était un peu idiot de gâcher du si bon champagne avec des médicaments aussi dégueulasses, mais le fait est qu'ils ne trouveraient jamais une occasion plus

solennelle, ni plus propice à un toast. Après tout, ce n'était pas tous les jours que l'on tirait sa révérence. Autant finir en beauté. Jeanne s'était redressée sur ses oreillers. Joël lui tendit sa coupe. Ils trinquèrent.

- Santé ! dit Jeanne avec un sourire vachard, et Joël dut retenir ses larmes devant l'irrévérence et la désinvolture dont elle parvenait encore à faire preuve, aux portes même de la mort.

D'un trait, elle avala son verre, déglutit avec une grimace.

- Santé, dit Joël à son tour, puis il porta la coupe à ses lèvres.

Ce qui se passa ensuite parut, fut inexplicable.

Peut-être fut-ce Jeanne qui, commençant à s'assoupir, eut un soubresaut ? Peut-être que ce furent ses vieilles articulations à lui, ankylosées d'être demeurées dans cette station mi-assise, mi-couchée, qui refusèrent de répondre ? Ou peut-être ses doigts, couverts de cette fine pellicule de poudre blanche, qui avaient perdu de leur pouvoir de préhension. Joël n'eut pas le temps de comprendre. Le verre lui glissa des mains. Avec effroi, il le vit basculer, rouler sur son ventre, se vider sur le lit, puis se briser sur le parquet de la chambre. Il n'en avait pas avalé une goutte.

Il regarda Jeanne, désespéré, et il lut dans ses yeux la même angoisse qu'il sentait l'envahir tout entier. Il se leva précipitamment. S'agenouilla devant le lit, plaqua sa bouche sur le matelas, essaya d'aspirer le liquide qui s'était infiltré dans son épaisseur. Comme cela ne donnait rien, il pivota sur ses genoux, indifférent aux tessons de verre qui lui lacérèrent les chairs à travers son pyjama, attrapa le bol sur la table de nuit, y passa le doigt, la langue, tâcha d'y récolter les derniers milligrammes du poison censé lier son destin à celui de Jeanne pour l'éternité. Mais il ne restait plus rien sur les parois. Joël avait tout versé dans leurs verres. Il se leva et courut à la salle de bain.

- Ne me laisse pas, le supplia Jeanne d'une voix qui commençait déjà à n'être plus qu'un souffle.

- Je ne t'abandonne pas, ma Jeanne, lui répondit Joël en déversant sur le carrelage le contenu de la boîte à pharmacie. Résiste encore un peu, je serai bientôt là.

Il fouilla, fouilla parmi tous les médicaments qui s'épalaient sous ses yeux, les gélules, les sirops, les crèmes, les ampoules, mais tout ce qu'il y avait de toxique dans sa pharmacie était déjà passé sous le rouleau à pâtisserie, alors comment allait-il faire pour mourir maintenant ? Il ne devait plus lui rester que trois ou quatre minutes avant de sombrer, une pointe de sommeil l'instillait déjà, de la panique aussi, et ce furent soudain les larmes qui se mirent à rouler sur ses joues, irrépressibles.

Il revint à la chambre. Prit entre ses mains la main de Jeanne, sa Jeanne avec qui il tenait tant à faire le dernier voyage, sa Jeanne qui était là, les yeux déjà clos, qui marmonnait des bouts de suppliques inaudibles. Joël lui baisa les mains, le front, inonda son visage de ses larmes.

- Je vais trouver une solution, dit-il. Je t'en supplie. Laisse-moi une minute. Rien qu'une toute petite minute. Je vais trouver quelque chose.

- Ne me laisse pas, souffla Jeanne. Ne me laisse pas...

Mais Joël ne l'entendit pas. Joël était déjà parti. Il descendit l'escalier. L'âge et le sommeil qui gagnait du terrain à chaque seconde, rendaient ses pas incertains, le ralentissaient, et il se maudit soudain de ne pas avoir écouté sa Jeanne, qui avait tant de fois suggéré qu'ils installassent leur chambre au rez-de-chaussée.

Il tituba jusqu'à la cuisine, à ce point assommé par le somnifère, à présent, qu'il était obligé de s'appuyer aux murs pour ne pas s'effondrer, obligé de s'essuyer les yeux pour chasser cet écran de buée qui revenait sans cesse. Il chancela vers l'angle du plan de travail. Tendit la main vers le présentoir des couteaux. Il allait se trancher les veines. Voilà ce qu'il allait faire. Se trancher les veines et se vider de son sang sur son lit, aux côtés de Jeanne. Ça n'était pas le plan initial, mais cela ferait aussi bien l'affaire. Il attrapa un couteau d'office à la lame bien aiguisée, et se dépêcha de repartir vers la chambre. Mais comme il faisait volte-face, peut-être trop vite pour son âge, peut-être trop vite pour son état, il sentit soudain la tête lui tourner. Il vacilla, perdit l'équilibre, se retint au piano de cuisson, s'agrippa à la barre, aux boutons, les boutons

tournèrent, il entendit le sifflement du gaz qui s'échappait des brûleurs tandis qu'il s'écroulait sur le carrelage. Et brusquement, le sommeil fut là, violent, entier, énorme, qui s'abattit sur lui de tout son poids, lourd comme une montagne. De toutes ses forces, Joël tenta de résister, tira sur son bras, qui s'enroulait autour de la barre du piano comme autour d'une bouée de sauvetage. Il devait se relever. Il ne devait pas s'endormir. Il ne devait pas laisser Jeanne toute seule. Mais lutter devenait trop difficile. Ses yeux se fermaient inexorablement. Des images sans queue ni tête se présentèrent aux portes de son esprit. Il vit Céline, un jardin ensoleillé, les petits enfants qui jouaient à la plage, Jeanne dans son éternel manteau écarlate, leur premier appartement à Saint-Quentin, les chats qui les avaient gratifiés de leurs multiples vies, et encore Jeanne, sa Jeanne dans son manteau rouge vif qui lui souriait devant le Grand Canal, à Venise, tandis que montait des eaux une fétide odeur de butane. Joël ahana. Tout se bousculait dans sa tête, tournoyait, tourbillonnait comme dans une essoreuse, annonçant le blackout imminent. Il tira encore sur son bras, les doigts de l'autre main fermement agrippés à la lame du couteau, dépensa ses ultimes forces à pousser sur ses jambes, parvint à se redresser, transféra tout son poids sur l'avant, s'effondra sur le piano. Épuisé, rincé, vidé. Et il fallait encore qu'il marche... Qu'il quitte la cuisine, qu'il remonte l'escalier, qu'il traverse le couloir, avant de pouvoir enfin regagner la chambre et retrouver Jeanne, sa petite Jeanne à lui qui était toute seule, là-haut, en train de mourir abandonnée, trahie. Le désespoir le submergea. Il ne pourrait jamais parcourir tout ce trajet. C'était trop long, trop loin, trop dur. Il était à bout. Affalé sur le piano comme une grosse limace, incapable de se déplacer, incapable de bouger, à peine sensible au filet de gaz que les brûleurs lui soufflaient dans le nez et qui augmentaient encore sa confusion.

Dans sa tête, les visions s'accéléchèrent, s'entrechoquèrent en un magma informe de souvenirs, de rêves et de réminiscences. Puis la lumière sembla se tamiser. L'obscurité, peu à peu, gagna. Voilà. Il partait. Sans Jeanne. Alors au milieu de tout ce chaos, de tout ce décor qui se désagrégeait et de tous ces instantanés sans cohérence qui précédaient le néant, Joël entrevit une image... une dernière pensée sortie d'on ne sait où...

La douleur...

La douleur pouvait... repousser... endormissement...

Il devait...

Il dev...

Gaz...

Du plat de la main, Joël frappa le tableau de commandes. Un petit bouton s'enfonça sous sa paume. Il y eut un déclic. Un arc électrique. Le chuintement du gaz se mua en un aboiement gras, court, violent. Il y eut un flash de lumière vive, une vague de chaleur infernale. Et soudain, sa barbe, sa chevelure, ses cils, ses sourcils s'embrasèrent comme un fétu de paille... Joël s'éjecta du piano de cuisson. L'explosion fut comme un direct en plein menton, qui le tira du sommeil en même temps qu'elle le plongeait dans une dimension qu'il ne comprenait plus. Groggy. Entre ses paupières à demi cautérisées, Joël devina sans pouvoir s'expliquer leur présence, des bouquets de flammes qui s'étaient accrochés à l'essuie-tout, aux torchons, aux rideaux, et qui se propageaient à présent au reste de la cuisine. Une bouteille d'huile avait été soufflée. Des tessons de verre constellaient le carrelage, et une nappe de feu s'étirait sur le plan de travail, dont émergeaient par bulles les cloques de la peinture en fusion. Joël aperçut ensuite sur les grilles de fonte du piano, des lambeaux d'une peau calcinée qui grésillaient encore, comme autant de morceaux de bacon tombés de la poêle. La mémoire commença de lui revenir. Un sentiment d'horreur l'envahit. Il quitta la cuisine, tituba jusqu'au miroir qui agrémentait le mur du couloir. Le souffle lui manqua soudain. Son visage n'était plus qu'une horrible plaie à vif, un amas sanguinolent et boursoufflé de chairs à nu. La sidération fit alors place à une sensation atroce, une douleur comme Joël n'en avait jamais éprouvée. Et tandis qu'il parvenait enfin à interpréter les signaux désespérés que son cerveau lui adressait depuis quelques instants, Joël se rappela ce qu'il faisait là, pourquoi il tenait un couteau à la main, pourquoi il avait choisi de se soumettre aux flammes, et pourquoi il ne devait surtout pas retourner à la cuisine, se passer le visage sous l'eau et mettre un terme à l'insupportable brûlure qui lui dévorait la figure. Il devait souffrir, au contraire. Continuer de souffrir jusqu'à la chambre. Souffrir, tenir jusqu'à Jeanne. Après quoi... Après quoi il pourrait soulager ses blessures, céder à l'abandon, faire ce que bon lui semblerait. Il n'y aurait plus rien, que le lent glissement vers l'infini, et la paix, enfin la paix.

Courageusement, Joël s'engagea dans l'escalier. Il se concentra sur chaque marche, l'une après l'autre, étranger aux exhalaisons de feu que crachait la porte de

la cuisine, étranger à la fumée, étranger à l'alarme qui s'était déclenchée dans l'entrée de la maison. Il avançait. Souffrait. Ne dormait pas. Rien d'autre ne comptait. Rien d'autre. Enfin, il arriva. Jeanne était là, allongée sur le dos, paisible. Sa poitrine se soulevait encore doucement. Joël en éprouva un soulagement d'une violence inouïe.

- Je suis là, murmura-t-il en se laissant tomber sur le lit. Je suis là, ma Jeanne. Je ne t'ai pas abandonnée. Je te rejoins. J'arrive.

Sans plus songer à présent à apaiser ses blessures, il s'allongea aux côtés de Jeanne. Avala le reste des somnifères. Appliqua la lame acérée du couteau sur son poignet. Ce n'était pas ainsi que les choses avaient été censées se dérouler. Mais cela n'avait plus d'importance. Il n'avait plus peur de la douleur, il n'avait plus peur d'être seul. Seule Jeanne comptait, et il était avec elle, pour toujours. Il déposa un baiser sur son front, qui laissa s'échapper des fragments de ses lèvres calcinées.

- Adieu ma Jeanne.

Il prit sa main dans la sienne.
Fit jouer la lame sur son poignet.
Et le sang vint sceller leurs doigts emmêlés.

Joël ne comprenait pas ce qu'il entendait.

« Votre voisine... » « L'alarme... » « Frappé longtemps... » « Votre porte... »
« Les flammes... » « Pas de réponse... » Les mots rebondissaient à l'infini contre les parois de son crâne, traversaient son esprit en toutes parts, incapables de s'ancrer au moindre îlot de raison, incapables de prendre corps et de former un objet de sens et de logique. « Les pompiers... » « Tout leur possible... » « Deux blessés... »
« Incendie maîtrisé... » « N'ont rien pu... » « Votre épouse... » « Déjà trop tard... »

Joël ne comprenait pas.

Où se trouvait-il ? Qu'y faisait-il ? Pourquoi Jeanne n'était-elle pas avec lui ? Et qu'étaient tous ces bandages autour de ses yeux, ses bras, sa poitrine ? Qui avait fait

de lui une momie ? Qui étaient toutes ces femmes, avec leurs pantalons vert-de-gris, et leurs blouses blanches ?

Joël - le cerveau de Joël - ne comprenait pas encore. Mais son corps, cet assemblage complexe intrinsèquement connecté à son environnement, cette machine organique aux capteurs plus sensibles que toute la raison du monde, ce corps-là avait déjà compris, lui, déjà saisi la mesure de l'abîme qu'il sentait s'ouvrir en son ventre. Joël n'arriva plus à respirer. Des flots de larmes, incoercibles, jaillirent de ses yeux. Il s'entendit articuler « Jeanne ? Où est Jeanne ? ». Les lèvres des dames en blouse remuèrent. « Funérailles... » « Avant-hier... » « Autopsie... » « Quinze jours... » « Vous... » « Sédation... » « Coma... » Une autre, uniforme bleu pétrole ajusté à la taille... « Condoléances... » Dans ses yeux, une compassion réelle, une commisération sincère. Sur le front, pourtant, une dureté résolue, inflexible. L'application de la loi au-dessus de toute considération.

« M. Lamarre, je dois vous signifier votre mise en examen pour l'assassinat de votre épouse, par empoisonnement. »